

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/2 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.2.49812

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

dans la campagne de France. Les succès de Napoléon sont dûs en partie au métier acquis par ses généraux, héritiers des structures militaires léguées par l'Ancien Régime et de l'impétus révolutionnaire. Napoléon reconnaissait que les facteurs moraux sont pour les trois-quarts la cause des victoires. Cependant à partir de la cinquième coalition, face à des adversaires ayant tiré la leçon de leurs échecs, Napoléon a de plus en plus recours au nombre et à la puissance de feu, l'action de l'artillerie remplaçant celle des voltigeurs. Or les possibilités matérielles comportent toujours des limites. En 1809, Napoléon peut encore maîtriser une armée de 250 000 hommes. Il n'en est plus de même en Russie avec 611 000 hommes, 250 000 chevaux, 2000 canons, d'autant plus que si l'espace s'est accru, la vitesse des déplacements n'a pas augmenté. Il a été démontré que le désordre avait commencé dès le départ.

Pour O. Connelly, les guerres de la Révolution et de l'Empire ne marquent guère un point tournant dans l'évolution de l'art militaire, mais bien une étape vers la guerre de masse dont 1914 est l'apogée.

André CORVISIER, Paris

Goethes Weimar und die Französische Revolution. Dokumente der Krisenjahre, sous la dir. de W. Daniel WILSON, Cologne, Weimar, Vienne (Böhlau) 2004, VI-741 p., ISBN 3-412-14203-4, EUR 59,90.

Depuis 1985, grâce à plusieurs études et à la publication de documents, W. D. Wilson cherche à corriger l'image traditionnelle de Weimar et à éclairer d'une façon nouvelle personnages et problèmes de ce cercle. Le présent ouvrage s'inscrit dans la même ligne; il présente dans un ordre chronologique 572 documents, qui vont de quelques lignes à une dizaine de pages; 361 sont inédits, d'autres avaient déjà été publiés, parfois de façon partielle seulement.

D'origine diverse, les uns sont tirés du Hauptstaatsarchiv de Thuringe, les autres de la correspondance politique de Charles-Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach et de celle que le duc entretenait avec Goethe, de l'édition des papiers administratifs de ce dernier, de l'importante correspondance du conseiller Christian Gottlob Voigt, publiée par H. Tümmler, le tout complété par des lettres d'autres Conseillers, de Wieland, Herder, Schiller, Knebel, Charlotte von Stein et de bien d'autres personnages ainsi que de messages provenant de sources diverses.

Ce qui surprend à première vue, c'est que ces documents, qui couvrent 614 pages, ne concernent qu'une courte période, allant de janvier 1792 à décembre 1793. Le choix de ces dates s'explique d'une part par le fait qu'elles sont jugées »décisives pour le jugement porté sur la révolution par des »Außenstehende« (p. 2) et sans doute aussi par le fait que la crise, au cours de laquelle les étudiants s'opposèrent aux autorités de l'Université de Iéna et du gouvernement de Saxe-Weimar, occupe toute cette période. À l'origine de cette crise, qui culmine avec l'exode des étudiants en juillet 1792, se trouve l'interdiction ducale d'un tribunal d'honneur étudiantin et surtout des sociétés secrètes organisées par les étudiants. Bien que celles-ci soient combattues par d'autres étudiants et qu'elles n'aient concerné au début qu'environ deux cents personnes, la punition et la relégation de quelques agitateurs et responsables leur permirent d'organiser d'importants rassemblements avec tapage nocturne et chants libertaires. À l'appel des habitants ou des professeurs apeurés, le Conseil secret envoya un détachement de hussards, ce qui suscita de nouveaux conflits, les étudiants projetant d'en découdre avec les soldats. En fait ce sont des bagatelles, conduisant à une affaire d'honneur (p. ex. l'étudiant qui marchait sur l'éperon d'un camarade et qui se faisait traiter de malotru) qui faisaient problème et suscitaient des remous. Ce qui est surprenant, ce n'est pas tant l'importance que les étudiants leur attribuent, mais le fait que de telles affaires remontent jusqu'au commissaire du gouvernement, voire jusqu'au duc.

Wilson se propose surtout de corriger l'image trop idyllique de Weimar à l'époque de Goethe que transmettent les travaux de H. Tümmler, dont il a éclairé le passé national-socialiste dans un article de la DVLG de 1996. À cet effet, il veut montrer »les importants effets qu'y a exercé alors la Révolution française« (p. 5), et il rassemble de nombreux exemples devant prouver que le duché avait connu bien des troubles à l'époque. Et d'évoquer la révolte que la misère, connue notamment grâce à une lettre de Goethe de mars 1779 déjà, provoqua en février 1792 chez les ouvriers du textile d'Apolda. Le Conseil secret n'avait apparemment d'autre solution à leur proposer qu'une maison de travail obligatoire. À leur tour, les paysans protestaient à plusieurs reprises contre les servitudes. D. Wilson ne se contente cependant pas d'évoquer ces troubles, il accuse aussi ceux qu'il en juge responsables: ici les propriétaires des machines, qui, confrontés à la mévente des produits, cherchaient à exploiter les ouvriers, là les états de province, qui s'opposaient aux demandes de crédits du duc en faveur d'un nouvel entrepreneur ou pour alléger les corvées.

À Weimar les journaux français, notamment »Le Moniteur«, étaient accessibles. Au moins l'élite sachant le français pouvait être bien informée des événements et des idées de la révolution. Apparemment c'est moins la »Campagne de France« de 1792 que les répercussions de la guerre qui posaient problème aux habitants du duché, déjà à cause du passage des troupes prussiennes avec le cantonnement, des réquisitions et le renchérissement des denrées. Et lorsque la guerre fut déclarée par la diète de Ratisbonne il y avait le contingent à fournir. Les documents présentés en donnent un intéressant aperçu: fallait-il envoyer des soldats ou payer une contribution et/ou même vendre des chasseurs aux autres princes, une question qui éclaire bien les avis du duc, prêt à opter pour la dernière solution, et des Conseillers, hostiles à ce troc. En outre, suite à l'occupation de Mayence et de Francfort, se propageait la peur d'une invasion par les armées révolutionnaires.

Se référant à plus d'un document, Wilson pose la question de l'influence des idées révolutionnaires. Quelques étudiants s'en réclamaient, parfois implicitement, comme quand ils faisaient l'apologie de la liberté, empruntée à un chant des »Räuber« de Schiller, ou quand, en écho au »Contrat social de Rousseau«, un étudiant prétendait ne se soumettre qu'à des règles auxquelles il avait donné son consentement. Après Alain Ruiz (1979), Wilson évoque aussi l'existence d'un club jacobin à Iéna, mais, tout en précisant qu'il n'y a pas de documents précis à ce sujet, il affirme qu'il n'existait pas de lien avec les ordres d'étudiants (p. 29). Et naturellement, selon la »Jakobinerriecherei« d'alors, – qui connaîtra encore de beaux jours au XIX^e siècle, avant qu'elle ne soit reprise à l'envers par la critique moderne, soucieuse de montrer que les Allemands de l'époque révolutionnaire n'étaient pas tous des moutons, – dans les missives de tel ou tel conseiller surgissait l'accusation de menées jacobines estudiantines. Quelques semaines après le retour des étudiants, la propagande continuait de faire la guerre à »nos jacobins de Iéna« (Voigt, p. 29). Et le conseiller Schnauß de traiter les tisserands d'Apolda de »sans-culottes«. Après F. Valjavec (1951), et A. Körner, »Die Wiener Jakobiner« (1972), Wilson présente le texte du pamphlet d'Andreas Riedel, un jacobin autrichien, qui appelait les Allemands à la révolution (p. 372–379), et il l'illustre en montrant les réactions des conseillers de Weimar, soucieux d'en connaître l'impact dans le duché et la diffusion dans les pays limitrophes.

Wilson a raison de rappeler que les témoignages des couches populaires sont sous-représentés, mais il s'en autorise pour tirer parfois une conclusion générale d'exemples isolés. L'agitation estudiantine était certes favorisée par les échos qui parvenaient de la Révolution française, mais elle ne suffit pas à suggérer que le duché de Weimar était imprégné alors d'esprit révolutionnaire. Il a beau multiplier les documents attestant des troubles, ceux-ci y contribuent d'autant moins qu'il donne parfois trop d'importance à des bagatelles, comme quand des habitants de Weimar réclamaient l'extension du droit de pacage à leur profit (p. 157) ou quand, entorse au sacro-saint privilège de la chasse, tel propriétaire demande au duc le droit de tirer les lapins dans son jardin (p. 55). N'oublions pas qu'à côté de la contes-

tation, il y avait aussi de la part des habitants des manifestations d'attachement à leur duc. Ils étaient même prêts à apporter une contribution supplémentaire à la guerre (p. 49).

Grâce à une longue introduction et des notes bien informatives, les documents sont bien expliqués. Certes, le conflit des étudiants d'Iéna avait déjà été étudié à plusieurs reprises, mais W. D. Wilson a l'avantage de présenter les documents dans leur contexte historique et régional et d'en montrer les répercussions sur le plan de l'Empire. D'autre part, il souligne la subjectivité des expressions en faisant suivre les documents émanant d'étudiants d'autres textes dus à des autorités universitaires et ducales. Ainsi le lecteur assiste pour ainsi dire à la polémique. Les Conseillers prétendaient certes opposer le récit «véridique» des faits aux «mensonges» que les étudiants et les journaux étaient censé répandre, Wilson estime cependant non sans raison que la vérité se trouve plutôt dans le «rapport authentique» très détaillé (p. 273–294), signé «Magister Forberg», c'est-à-dire dans le camp des étudiants, et cela d'autant plus que, ne perdant pas de vue l'enjeu économique que représentait le départ des étudiants, les Conseillers étaient surtout soucieux de sauver la face, y compris vis-à-vis des parents d'étudiants et des princes de l'Empire, dont des journaux avaient diffusé des rapports reposant parfois sur des pamphlets.

Manifestement Wilson, qui dans une étude antérieure se dit de gauche, veut se montrer le plus objectif possible. Comme les faits ne sont pas toujours bien avérés, il avance des hypothèses, ce qui l'amène à multiplier les expressions comme «möglich» et «wahrscheinlich». On peut être à peu près d'accord avec sa thèse: «daß die Französische Revolution eine wichtige Rolle in der Entwicklung der Weimarer (Hoch-)Klassik spielte.» (p. 4). Mais en ce qui concerne la Révolution française et sa réception en Allemagne, sa bibliographie est pauvre et ancienne. À quoi bon citer 15 volumes des «Guerres de la Révolution» d'Arthur Chuquet (en fait il n'y en a que onze), quand seulement les trois premiers avaient trait à l'époque évoquée et que Wilson ne s'y réfère pas? Il suit par contre volontiers Axel Kuhn (2002), spécialiste des régions rhénanes à l'époque révolutionnaire, qui dans le passé multipliait le nombre des jacobins allemands. À sa suite Wilson affirme: «Die Revolution unterbrach die Reformen nicht, sondern im Gegenteil: Sie setzte sie wieder auf die Tagesordnung oder beschleunigte ihre Durchführung. [...] die Deutschen brauchten eine Revolution nicht; aber die Revolution kam vielen Territorien zu Gute, die nur durch sie erneuert und modernisiert wurden» (p. 1). Cette thèse est certes exagérée, mais elle mériterait d'être examinée de près. Si dans les régions limitrophes, notamment dans le Palatinat, les princes pouvaient craindre que les paysans fussent prêts à accueillir les armées révolutionnaires en libérateurs, à Eisenach ils n'ont sans doute pas été très nombreux à penser de même (par contre p. 8). En tout cas, les documents présentés ne suffisent pas à le prouver. Et Wilson de suivre Ute Planert 2002, quand il affirme: «Mehr und mehr begannen diese [Bürger] das »Recht auf Mitgestaltung« zu behaupten» (p. 7)? Certes, même éclairé, le despotisme rognait l'autonomie de l'Université, espionnait les personnes qu'il jugeait dangereuses ou exerçait des pressions morales sur elles, mais peut-on en conclure que la guerre de 1792–1793 avait conduit «zur schlimmsten Knebelung und Unterdrückung» (p. 6) et que les Weimariens étaient nombreux à demander la restriction ou l'abolition du pouvoir princier voire à se référer à la «souveraineté populaire» (p. 4 et 7)? Là aussi les conclusions dépassent de beaucoup la documentation. Comme les critiques conservateurs Wilson insiste sur le revirement des partisans allemands de la Révolution après le 10 août et l'exécution de Louis XVI et mentionne les reproches que les habitants adressaient alors à la France révolutionnaire, mais peut-on dire qu'il n'y avait plus traces de francophilie dans le duché après 1792 (p. 63 sq.)?

L'éditeur a certes le mérite d'associer documents officiels et missives privées, mais il ne tient pas compte de la différence de nature de ceux-ci. Tandis que les lettres de Wieland, de Schiller ou de Herder, quand elles sont destinées à quelques intimes, témoignent au mieux de l'opinion de l'élite intellectuelle, les missives des Conseillers par contre éclairent leurs intentions et leurs actes; parfois ils édulcoraient aussi les faits pour ne pas provoquer l'ire du duc,

qui représente la dernière instance décisionnelle. Les écrits des uns et des autres n'ont donc pas la même portée politique. Or l'éditeur en tire les mêmes conclusions.

Certes, les documents n'apportent rien de nouveau sur Herder, mais ils éclairent l'attitude de Schiller face aux étudiants et à la Révolution. Non moins intéressante est l'image de Wieland, bien différente de celle qui se dégage de ses articles politiques: ne fut-il pas considéré comme un républicain subversif au même titre que Knebel et Herder! Grâce à ses liens particuliers avec Charles-Auguste, Goethe apparaît comme l'éminence grise, et ses collègues du Conseil secret cherchaient parfois à en tirer parti en l'associant à des propositions délicates. Son attitude dans le conflit de l'Université est variable, d'une part il se montre compréhensif, d'autre part il est paternaliste et rigoureux. Sur ce point, il y a pourtant une grande différence entre le duc et son ami, car en prince absolu, le premier n'était pas prêt à partager la moindre parcelle d'autorité avec des particuliers et rejetait de ce fait catégoriquement l'institution d'un tribunal d'honneur auquel seraient associés des représentants étudiants.

Bref, le recueil est très riche, mais parfois trop riche, car encombré de détails sans grande importance, qui font que le titre n'est pas vraiment exact. Ce n'est pas une étude sur «Weimar et la Révolution à l'époque de Goethe», c'est un ensemble hétéroclite, qui, par le mélange des problèmes évoqués dans l'ordre chronologique, risque d'égarer le lecteur, qui de ce fait a intérêt à suivre le fil que Wilson lui tend dans son introduction, en renvoyant chaque fois aux documents selon le sujet traité alors. Cet important travail laisse finalement une impression mitigée; on admire le zèle et les connaissances de l'éditeur, et on est agacé par ses exagérations et sa manie d'insister quand il apporte une correction sur des points de détail qui ne modifient pas sensiblement les données, mais qu'il présente comme susceptibles de renouveler l'image de Weimar.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Bernward KRÖGER, *Der französische Exilkurs im Fürstbistum Münster (1794–1802)*, Mainz (Philipp von Zabern) 2005, XII–299 p. (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz. Abteilung für abendländische Religionsgeschichte, 203), ISBN 3-8053-3401-X, EUR 39,90.

C'est avec une délectation gourmande que l'historien intéressé par le thème «religion et révolution» prendra connaissance du beau travail de Bernward Kröger, consacré au clergé français exilé dans l'évêché de Munster, en Westphalie, entre 1794 et 1802. L'ouvrage répond heureusement à la batterie de questions que l'on peut, à juste titre, se poser. Qui sont ces prêtres? Combien sont-ils? Comment vivent-ils loin de chez eux? Qui les hébergent? Sont-ils bien accueillis? Quelles sont leurs activités spirituelles sur place?

Avant d'entrer immédiatement dans le vif du sujet, il convient de rappeler l'essentiel. L'exil des clercs correspond à une question de vie ou de mort. Et souligne les outrances de la Révolution française, avec la question sous-jacente: défendre à tout prix un idéal justifie-t-il l'injustice?

Dans une nécessaire, mais sobre introduction, l'auteur s'appuyant sur les travaux fondamentaux de Michel Vovelle, Bernard Cousin, Bernard Plongeron, Claude Langlois et Timothy Tackett, rappelle les déboires de l'Église catholique au commencement de la Révolution et comment, petit à petit, le clergé, ordre privilégié, devient un ramassis de hors-la-loi. Utilisant le travail pionnier, déjà séculaire, de Louis Calendi, puis plus récent de Peter Vedeler, Bernard Kröger enrichit, approfondit, renouvelle totalement nos connaissances sur le sujet. Quelles sont ses principales conclusions?

Commençons d'abord par les indispensables statistiques, puisque, suivant Pierre Chaunu, «les chiffres sont têtus». Entre 1794 et 1802, l'auteur dénombre, dans l'évêché de Munster,